

Fraternité de Buenos-Aires

Domingo Moreau, Miguel Martel - Gerardo Cuiet
(de septembre au 17 X 1968)

De Gerardo -

14 X 1968

Le 5 septembre dernier, Michel Martel et moi nous prenions congé de nos frères du Chili et nous partions pour l'Argentine. Ce ne fut pas sans quelques diatribes pour Miguel qui avait retrouvé là ses amours d'autrefois et renoué amitié avec un pays si attachant. Enfin nous voilà en route... Le but final de notre voyage était de nous rendre à Buenos-Aires, où la Fraternité s'était décidée à ouvrir une fondation. Cependant au lieu d'y aller directement, nous faisons un long détour par le nord du pays. Cela nous permettait de connaître au passage des villes importantes comme San Juan, Cordoba, Rosario et Santa Fé qui présentent de hauts problèmes dans l'avenir économique et même politique du pays, en même temps que cela nous donnait l'occasion de visiter la Fraternité des petits frères de l'Évangile que nous ne connaissions pas encore. Nous ne regrettons pas ce détour, en réalité cela ne pouvait mieux nous

préparer à l'enfouissement dans Buenos-Aires qui allait suivre.

En effet on ne comprendrait pas grand chose des situations ou des réactions du grand Buenos-Aires si on ne les replaçait pas dans le contexte de tout cet arrière pays dont il reste largement tributaire ! une partie de la population de Buenos-Aires est originaire de province ; par ailleurs, les problèmes économiques et sociaux qui périodiquement convulsionnent ces régions ne manquent pas d'avoir leur retentissement jusqu'ici, même si c'est sous une forme plus tamée et voilée.

Fin septembre nous arrivions donc à la capitale. Doninique Moreau venant du Brésil où il s'était arrêté quelques semaines chez les Frères de Sao-Paolo sur le chemin qui le ramenait d'Europe, nous rejoignait quelques jours plus tard. Nous étions dès lors au complet. Dès notre arrivée avec Miquel nous nous mettions en contact avec des amis et connaissances de la Fraternité et spécialement des prêtres du diocèse de San-Martin où nous avions l'espoir fonder de pouvoir commencer. En effet, trois mois plus tôt nous avions déjà fait avec Michel Mordin un sondage dans ce secteur qui paraissait intéressant pour nous, et nous avions même pu rencontrer l'évêque du lieu qui s'était alors prononcé favorablement. Aussi ce n'est pas sans surprise

qu'en le voyant maintenant nous nous entendons dire qu'il n'était plus aussi d'accord, qu'il préférerait se donner un long temps de réflexion etc... Nous sommes satis de l'audience avec Miquel quelque peu rafraîchi... Mais c'était clair la Providence nous voulait donc ailleurs, il fallait poursuivre les recherches.

C'est alors qu'on pensa s'adresser au diocèse voisin qui possède lui aussi dans une zone de forte densité industrielle et qui répondait donc aussi sous ce rapport à ce que nous cherchions. Dès l'abord avec Monseigneur qui s'est montré très accueillant - on pouvait penser que notre cause était gagnée d'avance ; cependant il nous fallait encore attendre 15 jours avant de connaître sa réponse définitive ; Monseigneur avait voulu s'accorder ce délai afin de consulter son conseil presbytéral qui, on l'a su après, s'était prononcé favorablement à l'unanimité des voix.

Nous avions déjà une idée bien précise quant à l'endroit où nous pensions nous installer, nous en fîmes part à Monseigneur. Il aurait certes préféré nous voir nous établir dans un lieu plus décent à ses yeux, cependant finalement il nous laissa toute liberté de décision. Nous pouvions donc en toute tranquillité nous installer dans la maison que nous avions déjà trouvée.

4
En effet, dès notre première entrevue avec
Monsieur, comptant sur son accord favorable,
nous nous étions sans plus attendre mis à rechercher
sur son diocèse un site pour vivre. Après de
multiples sondages en tous sens, on avait fini
par arrêter notre choix sur un quartier bien déter-
miné où nous finissions justement par trouver
une maison disponible. Elle était à prendre
d'aut de suite. Après avoir quelque peu hâté
et marchandé, nous nous décidions à conclure
le marché. Maintenant que nous connaissons
officiellement la réponse de l'Evêque, nous pouvons
d'ores et déjà occuper les lieux en toute confiance.

"Quartiers" est un mot pompeux puisqu'il
s'agit plus précisément de ce qu'on appelle ici
"villas miserias". Les "villas miserias" qu'on appelle
encore "calampa" au Chili, "barriada" au Pérou,
ont pour ainsi dire comme des champignons autour des
grandes villes d'Amérique du Sud. Et cela surtout
depuis une quinzaine d'années qui ont marqué
un afflux considérable des populations des
campagnes se déplaçant vers les villes. Buenos-
Aires peut le penser, ne fait pas exception à ce
phénomène puisque, avec ses huit millions
d'habitants, elle est avec Sao-Paulo la plus
grande ville d'Amérique du Sud. Une villa miseria
vient au jour de façon extrêmement simple
qui dissimule souvent une grande dose de
carnage et de sacrifices pour ainsi dire
la constitue

5
Or l'origine, c'est un groupe de familles sans
logique, un beau jour, pressé par la nécessité,
et venu s'installer sur ces terrains vagues qui
bordent la cité; une fois le terrain occupé, il
s'agit de le conserver, cela oblige souvent à
défendre ardemment son droit d'avoir un coin
au soleil surtout dans les débuts où les pouvoirs
publics n'aiment pas se trouver devant le fait
accompli. Finalement, ils finissent pourtant par
fermer les yeux et tolérer une situation de fait
qui les dépasse.

Après la phase d'occupation et de
résistance passive, vient celle de l'installation,
chacun s'employant à construire sa baraque
avec les matériaux du bord, ici la plupart du temps
avec du bois et de la tôle, matériel le plus courant
et le plus rapidement utilisable.

Ce qui frappe ici à Buenos-Aires, c'est que
beaucoup de ces villas en fait restent souvent
au stade de provisoire sans notable amélioration
depuis le jour où elles se sont formées. Au Chili
et au Pérou, c'est tout différent; sans la direc-
tion de comités de quartier efficaces que les
gens se sont eux-mêmes désignés, les calampas ou
barriadas ne tardent pas à s'organiser de façon
systématique pour survivre plus normalement,

4
6

C'est ainsi que beaucoup évoluent en se haus-
sant peu à peu en de véritables quartiers popu-
laires et ouvriers. Cela se manifeste dans l'amé-
lioration de l'habitat et surtout dans l'acqui-
sition progressive d'un circuit normal d'eau et
d'électricité.

On peut attribuer ici ce phénomène du
"statu quo" peut-être à une différence de
milieu et de mentalité? La population qui
constitue les villas de Buenos Aires est sans doute
beaucoup moins homogène qu'au Pérou et au
Chili; en plus des gens venus de la province, on
y retrouve un grand nombre d'étrangers frontaliers
surtout des Paraguayens et des Boliviens. Cela
ne facilite pas sans doute l'unité de manoeuvre
au sein de la collectivité pour mener à terme
des buts précis de transformation. Par ailleurs,
ici plus qu'ailleurs, le terme de "villas" évoque
sans un conteneur à nuance péjorative; on
aura quelque honte de vivre en "villa"; aussi à
la première occasion on en sortira; cela ne
dépense pas les gens à se fixer; il n'y aurait
que 20% des gens à se fixer à demeure
dans les villas, les autres ne faisant qu'y passer,
même si cela dure de fait de longues années.

Il faut dire aussi que les pouvoirs publics
n'ont rien fait pour aider les gens à se stabiliser
et à transformer leur espace vital en quartier
peu à peu plus normal. Au Pérou par exemple

4
4

les barriadas, bien que n'ayant pas d'existence
légale, se font quand même entendre en haut
lieu par la voie de leurs représentants; ici, au
contraire, l'administration n'a jamais pu
faire entrer dans ses catégories ce que l'on pour-
rait appeler cette "illégalité légale" des villas
miserables. Maintenant, c'est d'en haut qu'on
essaie de résoudre leur problème; Le gouver-
nement mais comme il arrive souvent en
pareil cas et avec pareille méthode, c'est sans
tenir bien compte de la dimension humaine
du problème. Le gouvernement vient en effet
de décider la suppression pure et simple des
villas en deux temps; en un premier temps, on
reçoit les gens dans des villas de transition où
l'on se propose de faire leur éducation, après
quoi, au bout de un an, on installera tous
ces gens dans des quartiers plus normaux. On
a eu l'occasion de voir quelques unes de ces
villas de transition, c'est un peu des camps de
concentration. Quand on voit les gens qui
vivent autour de nous, si épris à juste titre
de leur liberté, on les imagine mal entrer
dans les rangs d'une organisation robot
qui épouvante. On ose espérer que cette

1/8

mesure ne touchera pas notre villa qui pour-
rait très bien, ainsi que certaines autres, être
aménagées et améliorées à partir de ce qu'elles
sont, sans un très gros effort des pouvoirs publics.
Plutôt que de se voir déplacés, ce serait beaucoup
plus conforme au bon sens, à l'aspiration des
gens et au respect qu'on leur doit. C'est dire
qu'il y aurait d'autres solutions à faire
Irévalain.

Après cette introduction un peu
longue peut-être sur le panorama des villas
dans leur ensemble, il serait temps que j'en
viens à vous parler de celle où nous
vivons. —

On évalue la population à 5 ou 6.000
habitants, c'est difficile de savoir le chiffre
exact. Il y a pas mal d'enfants ce qui est
une chose à signaler dans un pays où la
natalité est assez faible, la moyenne est de
deux enfants par famille. La plupart des
gens qui vivent ici proviennent des provinces
du nord de l'Argentine, Tucuman, Chaco,
Corrientes, et même régions que nous avons
traversées avec Miguel. Mais il y a pas mal
d'étrangers surtout Paraguayens. C'est une
villa au tracé assez régulier et relativement
aérée, la distribution des rues assez large

1/9

et pratique et bien faite, cinq rues dans
le sens de la profondeur, trois dans le sens
de la largeur se recoupant à angle droit.
Les maisons espacées les rues des autres s'ali-
quent au long de ces rues. On a l'air in-
séré pour vivre en ces lieux d'être équipé
d'une bonne paire de bottes, car les jours
de pluie qui sont fréquents ici, les rues
n'étant pas goudronnées se transforment
rapidement en marécage, c'est aussi tout
un art alors d'avancer sans se salir. La
villa possède aussi une école, son terrain de
jeu, (le football fait partie de la vie ici) et
un bâtiment de bois qui tient lieu de chapelle
une fois par mois le dimanche, quand un prêtre
vient y célébrer la messe: il se demande d'ailleurs
s'il continuera, vu l'infime participation.

L'équipement d'urbanisation est sommaire:
il n'y a ni eau, ni électricité, ni tout-à-
l'égout bien sûr. Pour l'eau à chacun de
s'organiser pour ces déficiences. Pour l'eau,
il existe quelques puits particuliers avec
pompe, une moyenne d'une pompe pour
quinze familles. On va donc chercher l'eau

à la frappe au plus près quand on ne l'a pas chez soi. Nous avons la chance quand à nous de l'avoir à côté, chez le voisin d'en face.

L'habitat est très précaire, ce sont de petites maisons (en moyenne 4 mètres sur 5) de tôles vides de planches souvent peintes de couleurs claires ce qui leur donne un certain air de gaieté. Il en est aussi quelques unes dans un état d'extrême abandon où l'on doit être tout à fait dans l'insécurité les jours de vent et de grandes pluies. De toute manière, il reste bien difficile de se préserver contre la chaleur et le froid excessifs, car ni le bois ni la tôle ne sont des matériaux bien isolants. Il y a bien quelques petites maisons en dur, mais on les compte vraiment sur les doigts de la main. Cependant le très gros avantage que possède cette villa sur beaucoup d'autres où les maisons sont littéralement entassées les unes sur les autres, c'est qu'ici au moins chaque famille jouit d'un espace vital appréciable, la maison n'occupant en moyenne qu'un quart du terrain, il reste une grande échappée à l'air libre, ce qui explique que les jours d'été à partir de 5 heures de l'après midi, la vie s'organise tout à fait dehors dans ce coin de terrain vague souvent parsemé de fleurs si ce n'est d'herbes folles.

C'est le moment où la famille se détend et se repose après la grande journée de travail. Si c'est un samedi ou un dimanche soir, très souvent le repas lui-même se préparera en plein-air: on allume un feu de charbon de bois et on fera rôtir la viande sur les broches. Ce met spécial typiquement argentin s'appelle "parillada". Tout en surveillant la viande ainsi préparée, on passera de main en main le fameux "mate" à la lueur de la flamme. Le mate est l'infusion d'une herbe tonique et nourrissante qui se prend beaucoup dans le peuple. Dès qu'on se repose en famille ou entre amis on prend le mate. Il arrive aussi qu'à cette heure avancée du soir dans la nuit, un guitariste y aille de ses mélodies empreintes de gaieté ou de nostalgie; c'est sans doute le moment où quelques-uns parmi ces gens venus d'autres cieux jettent à la terre qu'ils ont laissée.

Le matin de très bonne heure, c'est une autre phonomanie que prend la "villa": Les hommes achèvent la marche; c'est le départ au travail.

Le grand Buenos-Aires est fait mode et embauche toute cette main d'œuvre, d'au- qu'elle vienne. Certains plus favorisés, trou- rant se remettre de partir de chez eux un peu plus tard ayant terminé un travail plus proche, mais cela ne semble pas le fait de la grande majorité - iranie du fait, car ce ne sont pourtant pas les usines qui manquent tout à la ronde autour de chez nous. On se trouve en effet placé dans une zone fortement industrialisée : métallurgie, fabrique de voitures et tracteurs (Chrysler, Man) textiles sans compter les innombrables usines de toutes sortes. C'est la dure journée qui commence avec les heures de "bus" indéterminables - parfois une heure au- deurs à l'aller, autant pour le retour - et un travail souvent écrasant et sans intérêt. En effet, bon nombre de ces hommes qui vivent en villas n'ont pas de métiers et parfois même ils sont en situation irrégulière sur le marché du travail, ils doivent alors accepter n'im- porte quoi et aux conditions du patron qui souvent en profite. C'est le cas en particulier de nombreux Paraguayens et Boliviens qui n'ont pas leurs papiers en règle

et qui en sont donc réduits à mendier l'embauche qu'on veut bien leur concéder. En général d'ailleurs, il y a une échelle des salaires toute arbitraire, sauf peut-être dans les plus grandes boites-ou c'est plus codi- fié, mais il est alors bien difficile d'y entrer. On doit se soumettre à toute une série d'interrogatoires et de tests à l'amé- ricaine. C'est ainsi que cela se passe à Sao-Paulo, nous dirait Péripin, et ici aussi Miguel et Do en ont fait la pénible expérience quand ils ont dû chercher du travail.

C'est le 2 octobre, fête des S.^{ts} Anges Cradiens, que nous nous sommes installés "chez nous" On a dû commencer par agrandir un peu notre maison pour faire la place à la Chapelle et à une petite cuisine. Ce fut très simple : avec trois panneaux de bois en pré- fabriqué, on arrivait à la surface habitable de 5 x 5 mètres, alors qu'à l'origine la mai- son ne faisait que 3 x 5. Bien sûr cela de- manda du travail. Agrandissement, instal- lation de la Chapelle, aménagement intérieur afin de donner à tout cet ensemble une

14

Hygiénisme et un usage fonctionnel de l'habitat. Dehors dans un coin du terrain, on installa douche et water. Il reste suffisamment de terrain disponible pour nous éballe à l'aise et y installer, nous aussi, notre table des soirées d'été. On est tout-à-fait contents de notre habitude. On a nous aussi, à affronter comme les autres certaines rigueurs du climat, ou la préciosité de l'habitat, mais c'est quand même très viable et nous nous tendons bien à notre place ici. Et nous aimons la simplicité et le recueillement que nous procure notre petite chapelle (3 m x 2)

Le gros des arrangements terminés, un avant la mi-novembre Do et Miguel se mettaient à chercher du travail, il était temps de s'y mettre car nos maigres finances s'étaient rapidement évaporées dans les frais d'installation. La tactique à adopter était d'acheter dès l'aube le matin un certain journal réputé pour les annonces avec les offres d'embauche. Il s'agissait de repérer au vol celles qui pouvaient intéresser et de se rendre à l'adresse indiquée au plus tôt, pour y tenter sa chance. C'est ce que fit Domingo

15

systématiquement huit jours durant et Miguel dix, et ils finissaient quand même par se caver chacun dans leur branche. Domingo comme Saurneu dans un atelier qui compte une douzaine d'ouvriers, à une 1/2 heure de distance de la Galenité. L'atelier a en ce moment une commande de pannes métalliques, ayant l'acheté ce travail spécialisé depuis huit ans, ce n'est pas sans difficulté que Do la reprend à présent, il y a certes un coup de main et un emploi de méthodes et de procédés qui se perdent par le manque d'exercice. Cependant, Do espère quand même dominer mieux la situation d'ici quelques mois, ce qui lui laissera plus de liberté d'esprit dans les manœuvres.

Miguel trouva à s'embaucher comme soudure à trois quarts d'heure de route, dans un atelier où travaillent environ 25 ouvriers. Ce n'est pas idéal. Miguel est le seul soudeur de cet atelier qui fabrique des moteurs électriques. Son travail consiste à souder

Les plaquettes qui constituent le noyau du moteur. C'est un travail facile, mais sans grand intérêt pour un sauteur qui désire s'affermir et se perfectionner dans sa branche. Il n'a pratiquement jamais l'occasion de faire des sauteries "en position". Mais comme il fallait bien vivre, Miguel s'en contente pour le moment; cependant dès que nous aurons un peu plus de recul économique et que l'occasion se présentera, Miguel espère bien changer de travail.

Je voudrais maintenant vous dire quelques mots de nos rapports avec les gens du pays. Tout d'abord, ceux qui nous sont les plus proches, les gens de la villa. Ils ont pu voir, tout au moins nos sauteurs, qu'on s'était pas mal remués pour arranger et réparer notre maison, et je crois que ça aura été beaucoup pour nous faire admettre d'être des gens qui sont habitués à dormir et à lutter pour vivre. Puis on a dû se faire prêter certains outils et en prêter quelques uns! On va chercher l'eau chez le voisin, et on se ravitaillera comme d'habitude chez l'épicier du coin. Tout ça au jour le jour, fait que nous demeurons de moins en moins étrangers les uns aux autres. Le temps et les circonstances feront je pense qu'on se sentira de plus en plus et bien consciemment solidaires quant à nous, à un titre très spécial, dans la fu-

si d'ailleurs qu'au début on reste un peu hésitant sur le comportement d'ensemble de tous ces gens qui sont si différents de ce qu'on a pu connaître en d'autres coins d'Amérique du Sud. Ici, beaucoup plus réservés et silencieux, ils sont apparemment moins portés au contact et à l'échange, sans doute parce que, rassemblés ici d'un peu sans les frontières, ils ne se sentent pas encore grand dénominateur commun, et on semble retrouver chez certains un peu comme une mentalité d'exilé, d'un air cette réserve initiale et ces réactions moins communicatives. Cela ne peut que nous inciter à leur être plus attentifs et délicats.

Il faudrait aussi vous parler de nos rapports avec l'Eglise du lieu. Nous appartenant donc au diocèse de Moron, l'un des six diocèses que constitue l'ensemble du grand Buenos-Aires. Son clergé est disparate, il faut compter un bon tiers d'Argentin, un tiers de Sloènes croates issus des familles qui ont émigré en très grand nombre dans cette partie de Buenos-Aires, et l'autre tiers constitué de prêtres espagnols qui se sont mis au service du diocèse. Chaque paroisse est assez autonome, cependant il y a de très nombreux échanges entre Espagnols et Argentins. Nous avons eu surtout des contacts avec les prêtres argentins. L'un d'eux plus spécialement chargé d'établir la liaison entre

les frères travaillant en milieu populaire et
ouvrier, passe régulièrement nous voir a la
fraternité une fois par semaine, et ce soir là
y célèbre la messe. Cela nous permet aussi par
les nouvelles qu'il apporte, de nous maintenir
au courant.

Jusqu'à maintenant les frères s'adon-
naient a leur ministère classique sans grand
problème, mais voilà que depuis quelques temps
certains d'entre eux en viennent à se poser
des questions fondamentales comme l'évangé-
lisation et la présence de l'Eglise au monde
des pauvres, le document du CELAM de Medellin
aura sûrement contribué à provoquer ce sur-
saut salutaire, car il ne faut pas se faire
d'illusion, des couches importantes de popula-
tion sont franchement déchristianisées, à tel point
qu'elles aient été jadis évangélisées; souvent mé-
l'apparence des signes extérieurs y fait défaut
c'est frappant dans notre "Villa" par exemple,
et plus frappant encore par comparaison avec
le Pérou où l'on sent tout un fond de réac-
tion religieuse.

Le second point, la présence de l'Eglise au
monde des pauvres, est lié au premier. Comment
rétablir le contact et se rendre concieusement
solidaires de ceux dans le Seigneur de ceux
qui luttent et qui souffrent? C'est là que
les options sont sans doute délicates. L'Eglise
à Medellin s'est déclarée contre les structures

d'oppression et d'injustice qui font violence
à une grande partie des populations d'Amérique
du Sud. Ce point est clair; ce qui l'est moins
pour beaucoup, ce sont les moyens à prendre
pour se libérer de cette situation. Un certain
nombre de chrétiens et souvent des plus généreux
commence à être troublé par cette question.
D'aucuns vont jusqu'à penser qu'il faut or-
ganiser la lutte et que c'est la seule solution,
d'autres sentent aussi qu'il faut faire quel-
que chose mais préfèrent se compromettre dans
une ligne de non-violence, il y a un ^{mouvement} ~~mouvement~~
ici à Buenos Aires qui vient de surgir et
qui se fait l'écho du mouvement de non-
violence que Don Helder Camara vient de
déclencher au Brésil. Il faut reconnaître
que pour un chrétien engagé sur le terrain,
l'option n'est pas facile, même si la ligne
de non-violence est de soi la plus en concor-
dance avec les réalités de l'Evangile.
Il nous faut beaucoup réfléchir pour que les chré-
tiens combattants, placés devant un tel dilemme,
ne perdent pas la tête et cependant fassent leur
devoir jusqu'au bout, par rapport à la situa-
tion sociale du pays et sa nécessité de trans-
formation: la question est définitivement
posée et ne souffre pas d'échappatoire.

Une certaine inquiétude commence à s'insinuer dans les universités et des chrétiens sont au cœur du débat et ce qui n'est qu'un petit germe au départ peut se transformer un jour en un filer vaste mouvement. Des esprits radicalisés ont rejoint les magistrats dans le "monte" il y a quelques mois sans organisation précise pour la guerrilla fut vite démantelée, mais c'est le signe pour le moins que certaines nécessités de changement ne sauraient attendre indéfiniment.

Nous autres, Petits Frères, qui sommes placés au ras du sol, nous ne pouvons rester indifférents à toutes ces questions fondamentales qui nous touchent aussi, par solidarité, de liés frères. Cela se traduira par un effort d'ouverture et de compréhension vis à vis de ceux, frères ou laïcs, qui viendront nous confier leur inquiétude ou leur débat et aussi un effort d'information pour suivre l'évolution des faits et des situations de la vie du pays et des réactions de notre Eglise. Cependant ce n'est pas à ce niveau de considération que se situera notre vie, car tout en l'assumant elle prend sa raison d'être à un niveau encore plus profond, dans l'amour de Quelqu'un en qui nous retrouvons le bien voulu pour tous les hommes. C'est dans la mesure où nous serons fidèles au jour le jour dans la vérité et dans l'amour à suivre l'exemple de Nazareth, que nous contribuerons à ce que Son Règne arrive parmi

les hommes et que nous remplissions dans l'Eglise cette tâche indispensable d'être "Louveur avec feu" sans le partage des craies de ceux qui sont "sans nom et sans influence dans le monde", d'être et de le vent par la douceur et la gratuité de notre amour fraternel le prolongement de son amour personnel pour chacun des hommes. Petite fraternité de Buenos Aires, petite semaine de vie contemplative enfouie dans l'immensité de la cité et l'anonymat des hommes, peines - tu faire fructifier au centuple ce talent que le Seigneur t'a confié de par ta vocation.

C'est de Buenos Aires que je m'apprête à quitter d'ici quelques jours pour rejoindre le Chili, via Lima, que je vous envoie ces quelques nouvelles. Dominique et Michel se chargeront un jour je l'espère de les compléter et de les préciser après quelque temps d'expérience de leur nouvelle fraternité.
